

2001, Gaza 15 h : barrage militaire d'Al-Touffah

On nous a menés ensuite devant le barrage militaire d'Al-Touffah où au-delà se trouvent une colonie juive et ce qui reste d'un village palestinien El-Maoissi, coupé donc de Khan Younis. L'expression de « barrage militaire » décrit mal la réalité sur le terrain.

Je n'aime pas non plus l'expression "point de contrôle" qui traduit mal l'idée anglo-américaine de "check-point". Lorsque l'on parle de "points de contrôle", on donne inconsciemment l'idée qu'il suffit de présenter sa carte d'identité, son laissez-passer ou son passeport pour pouvoir passer le barrage. C'est inexact. Les points de contrôle ont certainement été édifiés dans le but de contrôler la population, mais au fil du temps, ils sont aussi devenus un moyen d'oppression, d'humiliation et de canalisation de tout un peuple. Un point de contrôle peut être ouvert ou fermé, par la seule volonté des soldats qui le tiennent, à tout moment ; c'est aussi aux points de contrôle qu'on peut voir cette scène pénible d'hommes arrêtés au hasard et plaqués contre le mur tandis que l'armée vérifie auprès de la police secrète s'ils sont fichés ou non. C'est là aussi qu'ont lieu ces « bavures » où des hommes et des femmes peuvent être tirés à bout portant, lorsque la situation devient « tendue », c'est-à-dire quand des gamins lancent des pierres. Dans les journaux, ces faits sont mentionnés comme « *ripostes de l'armée israélienne à des troubles de l'ordre public* ».

L'expression "barrage militaire" me semble impropre aussi. Les barrages militaires n'ont pas vocation à être permanents et à s'installer au détriment de la population civile. Ils ne sont pas bâtis en dur, avec guérite et barbelés. Ils visent à empêcher une opération ennemie, pas à terroriser pendant des années la population locale. Aussi à ce terme de « point de contrôle » en suis-je venue à lui préférer le mot de « tref ».

Un tref, au Moyen-Age, avait deux sens : celui de tente ou de pavillon, où se réunissaient souvent les soldats pour organiser les opérations, et celui de poutre. Le mot *tref* provenait lui-même du latin *trabs*, *trabis* qui a donné le mot travée. Ce mot de tref, à mon sens, désigne bien le point de contrôle avec sa guérite militaire bétonnée et sa barrière, poutre transversale qui empêche les gens de « trabouler », mot d'origine latine, *trans*, à travers et *ambulare*, aller se promener. Le préfixe *trans* a d'ailleurs un équivalent ombrien qui est *traf* ou *tra*.

Et c'est bien de cela qu'il s'agit, le tref moderne n'est rien d'autre qu'une limite drastique à la liberté de mouvement du peuple. La travée, passage obligée, coupe en deux la traboule. Et qui dit tref, dit ville assiégée, ville encerclée, ville occupée. C'est ce que sont devenus toutes les villes et villages palestiniens, où le passage, l'allée entre les maisons (traboule) ne se fait plus.

C'est pourquoi, tout au long de ce récit, j'emploierai, de manière subjective j'en conviens, le mot tref en lieu et place de check-point.

Il faut y avoir été pour comprendre ce que c'est. Khan Younis surplombe le passage militaire. Pour accéder à l'enceinte d'El-Maoissi, il faut parcourir deux cents mètres à pied, les deux cents mètres du barrage militaire. Sur le côté droit, les Israéliens ont bâti en hauteur des casemates, des guérites qui, s'ils leur permettent de tout voir, les cachent à la vue des

passants. Ceux qui s'engagent après la première barrière se voient intimer l'ordre par haut-parleur de s'arrêter. C'est là qu'on parle. En fait, on ne voit pas les soldats et on crie vers les hauteurs. S'ils sont de bonne humeur, et si le tref n'est pas fermé, on peut descendre jusqu'à la deuxième barrière. Là, on fait face à des soldats qui peuvent ou non sortir de leur guérite blindée pour venir discuter et vérifier vos papiers. Cela peut prendre des heures parce que, même si on a l'autorisation de descendre, cet ordre peut être annulé à tout moment. C'est ainsi qu'il nous est arrivé de parcourir cent mètres, d'entendre beugler les haut-parleurs nous intimant l'ordre de rebrousser chemin. Aucune explication n'est offerte. C'est ainsi.

Nous étions donc en-deçà du tref d'Al-Touffah, en haut de la butte. Il faut imaginer une large route bétonnée d'une dizaine de mètres avec sur le flanc droit les débris des bâtiments pilonnés et de l'autre un immense mur en construction, surmonté de barbelé, construit en angle droit qui descendait jusqu'à la mer, là où se trouve El Maoissi. Un premier barrage en haut, puis le no man's land et ensuite le tref proprement dit, gardé par les soldats, des policiers et des colons. Cela faisait beaucoup de monde pour nous recevoir ! Des Palestiniens nous avaient accompagnés. L'un d'entre eux agitait en direction de Tsahal, l'armée israélienne, un drapeau palestinien et un autre drapeau français, manière délicate d'avertir qu'il serait malséant de tirer sur des internationaux.

On nous avait demandé d'intercéder pour des familles palestiniennes qui voulaient regagner El Maoissi. Alain et Muriel décidèrent que Anne-Marie et Mayaline seraient les porte-parole et déléguées à la négociation. Ce fut un échec. Les Israéliens demandaient un « papier palestinien » qui nous autorisait à aller à El Maoissi et sur lequel était précisé le nom de nos hébergeurs. Le papier en main, ils fermèrent le tref. Il était 17h.

Deux femmes qui n'avaient pas eu le droit de regagner leurs maisons – l'une après une absence de deux semaines du fait d'un séjour à l'hôpital – se retrouvèrent là en rade.

Elles seraient logées à la mosquée, me dit-on, et grâce au Hamas ne manqueraient de rien.

C'est comme ça que j'appris que le Hamas n'était pas seulement un mouvement politique doublé d'une formation militaire et islamiste mais faisait aussi office de Sécurité Sociale, d'Aides Familiales et d'Office pour l'Emploi. D'où son succès grandissant auprès d'une population locale démunie de tout et en proie à la corruption du Fatah.

Notre petit groupe eut une réunion « débriefing » suite à cet échec. Plus tard, je devais me faire la réflexion que c'était bien là le modus operandi de l'extrême-gauche : on se réunit pour discuter longuement des avantages et des inconvénients d'une décision qui a été prise de façon unilatérale en amont sur une situation qui ne peut plus être modifiée. Une perte de temps, tout autant qu'un simulacre de démocratie. Sujet de la discussion :

Aurions-nous dû rester un quart d'heure de plus sur place pour manifester notre désapprobation face à l'opresseur ?

Je ne me souviens plus quel a été mon vote. Mais je sais qu'à l'âge que j'ai aujourd'hui j'aurais refusé de participer. Toujours est-il que nous fûmes 8 à dire oui et 9 à décider que non. Il faisait nuit, alors à quoi bon ?, disaient les uns. Mais on a obéi à des ordres *aboyés* du haut d'un mirador, clamaient les autres.

Bref, ce soir-là, nous nous sommes amusés comme on pouvait. Et quoi de mieux qu'un bon débat, je vous le demande ?

21 h : nous fûmes logés chez Hisham, un résistant qui nous raconta avoir été emprisonné dès l'âge de 17 ans pendant deux ans. À peine relâché, il fut de nouveau emprisonné pendant 7 ans. Il n'avait jamais pu reprendre ses études, n'a pas le droit d'aller voir sa sœur qui habite à Gaza-ville, pas même pour Laïd. Son copain, 25 ans, a été tué d'une balle provenant d'un hélicoptère dix jours plus tôt. Lui aussi peut être tué comme terroriste d'un moment à l'autre, on appelle ça des attentats ciblés. Pour une personne ciblée, 5 autres innocentes peuvent y laisser leurs vies. C'est ainsi. Il ne peut même pas téléphoner à sa sœur car il pourrait être repéré par son portable. Ses nombreuses références à sa sœur ou à son manque d'études prouvaient s'il était besoin à quel point l'occupation et son engagement politique avaient laminé toute son existence.

Nous avons salué le 1^e anniversaire de la 2^{de} Intifada avec de nouveaux chiffres : 174 enfants avaient été tués en l'espace d'un an et 28 723 personnes avaient été blessées ou mutilées à vie. 40 % de la bande de Gaza était maintenant contrôlée par les militaires israéliens.

30 décembre 2001 – 7 h 45, tref d'Al Touffah

« Vous voulez voir à quoi ressemble une armée d'occupation ? » nous avait-on demandé. « Alors soyez au tref au moment où les colons vont réceptionner les travailleurs palestiniens qu'ils embauchent pour une misère. »

Nous étions tous volontaires.

Arrivés en haut de la butte, nous avons gaillardement franchi la 1^e barrière qui n'était pas gardée, en dépit des ordres aboyés qui nous interdisaient de le faire et qui nous parvenaient d'une guérite.

L'aboyeur de service était Mansour le Druze, nous dit-on, connu pour sa violence verbale et physique.

Mais nous n'allâmes pas loin. Nous fûmes obligés de nous arrêter, sous la menace des M-16, presque aussitôt. La menace était sérieuse : pas moins de 10 personnes ont été tuées sur ce passage.

En fait, il ne nous fallu pas moins de 2 h30 de négociations et d'attente pour parvenir jusqu'au tref lui-même, 300 mètres plus loin en contrebas. La scène était édifiante : les travailleurs palestiniens – dont tout un tas de colons gros et barbus vérifiaient les identités – étaient traités comme des esclaves : « Avance. Recule. Retourne-toi. Remonte jusqu'à la barrière. »

C'était du sadisme ou je n'y entends rien.

Nous fûmes nous-mêmes copieusement insultés par les colons, dont certains, il faut le dire, venaient de chez nous. Et c'est en bon français qu'Anne-Marie se fit traiter de *sale pute* et de *sa mère la pute*.

Voilà des hommes qui possèdent la nationalité française, qui vont et viennent en France quand ça leur chante, et qui osent déposséder les Palestiniens de leurs terres ancestrales et de leur dignité au nom de *l'État juif*, cher à Theodor Herzl lequel, dès 1896, proclamait que toute assimilation était impossible et qu'il fallait fonder une nouvelle patrie dans le vieux berceau juif en Palestine. Ce qu'il n'a jamais dit en revanche, c'est pourquoi les juifs devaient créer une patrie au détriment des Palestiniens locaux ni pourquoi ce devait être aux Palestiniens de payer de leur vie pour un génocide commis ensuite par les Européens. Et c'est aussi Herzl, le *grand visionnaire*, qui écrivait dans son journal dès la fin du 19^e siècle : « *C'est la volonté de Dieu que nous revenions sur la terre de nos pères, nous devons ce*

faisant représenter la civilisation occidentale, et apporter l'hygiène, l'ordre et les coutumes pures de l'Occident dans ce bout d'Orient pestiféré et corrompu .»

C'est pourquoi quand on entendit ces colons qui traitaient les Palestiniens comme des sous-hommes nous scander en hurlant : « *Hitler, Eichmann, Chirac, Arafat !* », nous ne savions plus si nous devions en rire ou en pleurer.

12 h30 : Nous avons rendez-vous avec une association des prisonniers. J'avoue que je commençais à saturer des conférences mais je pense à présent que peut-être pour les Palestiniens coupés du reste du monde, ces moments-là étaient nécessaires, moins pour nous instruire sans doute que pour enfin être entendus.

Des gosses de 15 ans, pour avoir lancé des pierres, étaient en prison avec des détenus de droit commun, ce qui faisaient d'eux des victimes de sévices car une même cellule est partagée par 16 à 18 détenus. Seules les vieilles femmes ont le droit, via le Croissant Rouge, à aller visiter les prisonniers et les files d'attente sont longues, de 4 heures en général. Les fouilles des visiteuses sont buccales et génitales, nous dit-on, et faites en présence des hommes. Refusent-elles qu'elles sont immédiatement refoulées. À Erez, on les embarque dans un bus où elles devront rester des heures durant, sans possibilité de pauses pour leurs besoins. Les mères, au vu des conditions, se chargent de visiter d'autres prisonniers que les leurs. Tout est mis en œuvre pour que les conditions de visite soient tellement exécrables qu'elles abandonnent. Elles n'ont droit qu'à 45 minutes de visite 2 fois par mois. Quant au retour, elles doivent attendre au moins 2 heures sans raison : cela fait partie des rigueurs de l'occupation.

Rien qu'en un an d'Intifada, 1 300 hommes de plus avaient été arrêtés, dont 160 enfants mineurs dont les plus jeunes n'avaient que 13 ans et 14 femmes. Même les prisonnières sont torturées. Depuis 1967, 500 000 personnes sur 3,5 millions sont passés par les geôles israéliennes, soit *1 personne sur 7*, et 143 prisonniers sont morts sous la torture.

Les prisonniers sont soit en cellule d'isolement, soit en cellules surpeuplées. Certains sont mêmes avec des prisonniers israéliens de droit commun qui leur rendent la vie infernale. Les maladies chroniques ne sont pas soignées ; ceux qui peuvent se rendre à l'infirmerie et qui sont le moins malades aident à soigner ceux dont qui sont dans un état critique.

L'association des femmes de prisonniers avaient remis à Chirac lors de sa visite en 1998 une liste de prisonniers, des cas lourds, liste qui demeura sans effet.

Plus tard, je fus assise aux côtés du ministre délégué aux Affaires des Prisonniers, Hesham Abdelrazeq, dont le silence était inversement proportionnel à sa grande expérience de l'univers carcéral israélien. Pendant les 22 ans que dura sa détention, il fut lui-même torturé. Je n'avais aucune peine à le croire : il n'était que de voir ses mains. Je n'avais jamais vu – ni n'ai vu depuis – des mains aussi esquinées, aussi meurtries, recroquevillées sur elles-mêmes et balafrees. Je suis impuissante à décrire l'état de ses mains et celui du bas de son visage. On eût dit qu'on les avait passés à vif sous le fil du rasoir ou au couteau. La peau avait cicatrisé mais en devenant lisse où la barbe ne repousserait jamais, elle semblait s'être rétrécie, ce qui donnait

l'impression qu'il avait subi une chirurgie esthétique bâclée qui lui avait contracté les muscles sous la peau et limitait la mobilité de la mâchoire. Je suis bien persuadée que le seul fait de tenir un objet devait lui infliger une souffrance sans nom. Si le reste de son corps portait de telles marques, cet homme devait endurer un calvaire quotidien.

Et pourtant, jamais, il n'en dit rien.

(....)

Février 2004, Jérusalem-Est

Ce soir-là, une Irako-suédoise, dont l'accent et l'attitude étaient si parfaitement américains que je fus longtemps avant de découvrir qu'elle n'était pas d'Outre-Atlantique, discourait d'une voix assurée sur la manifestation qu'elle avait passée à Beit Surik, manifestation qui s'était soldée par l'arrestation de plusieurs internationaux. Elle commentait d'une voix claire qui portait loin l'attitude des « shebab », ces jeunes Palestiniens qui ne peuvent s'empêcher de lancer des pierres dans ce qu'il faut bien appeler une manifestation pacifique.

Je l'écoutais un moment. Elle avait la verve et l'assurance de l'extrême jeunesse et elle était entourée d'Anglo-saxons tout prêts à l'écouter en silence.

Je songeais à part moi avec tristesse à quel point j'étais d'ailleurs. Je me rappelais mon précédent séjour avec une association française. Si mes copains avaient été là, combien la soirée eût été différente ! Chacun aurait pris la parole, pour savoir si on pouvait condamner les jeunes gens qui lançaient des pierres et quel impact cela pouvait avoir sur nos actions.

Nous aurions ainsi discoursu toute une partie de la nuit et aurions conclu avec beaucoup de sérieux que les Palestiniens, étant chez eux, nous n'avions pas à juger leurs actes.

Inutile de dire qu'un tel débat ne sert aucun but précis.

Mais telle est l'âme française. Elle a besoin de contestations, de palabres, de « débats de fonds ». A défaut de quoi, elle n'envisage rien de moins qu'une révolution.

C'est ainsi que les Français envisagent la liberté et la démocratie. Ils se dotent de chefs qu'ils pourront critiquer, et si le débat avec ses dirigeants fait défaut, ils descendent en masse dans la rue pour protester. Un militant français qui se respecte a au moins une fois dans sa vie imaginé de participer à un soulèvement populaire.

Combien les Anglo-saxons me parurent sages et pondérés ! Leur conception de la démocratie diffère de la nôtre. Toute forme de contestation ressemble pour eux à une critique ouverte, donc d'une remise en question du droit constitutionnel à la libre expression de chacun. Un contestataire bien souvent prend pour eux la forme d'un anti-démocrate, et même les militants que j'avais sous les yeux n'étaient pas totalement exempts d'une telle conception. C'est pourquoi ils écoutaient son récit en silence, attendant, du moins je le suppose, qu'elle eût fini pour commencer le leur.

Ma peine venait de ce que j'étais trop française pour écouter en silence et que je ne l'étais finalement pas assez pour ne pas m'être lassée à la longue de ces fameux débats. J'étais lasse des querelles de clochers qui trop souvent prenaient le dessus sur nos actions.

La définition du militantisme à la française? Une bande de gens qui hurlent très fort la haine qu'ils ont de l'opresseur, tout en chuchotant à mi-voix la haine qu'ils ont de leur voisin. La définition du militantisme anglo-saxon ? 1 minute 30 d'expression libre pour chacun, montre en main, pas de contestation possible, réponses superflues, merci.

Mon sentiment d'inutilité fut donc la raison qui ce soir-là m'amena à saisir un bouquin sur un des rayons. Des bouquins, il y en avait plein, romans de gare dont, une fois lus, les propriétaires avaient voulu se débarrasser. J'en choisis un au hasard et m'installais sur une banquette.

Dans certains cas, fumer est une chance, comme je devais m'en apercevoir ce soir-là, car c'est le paquet de cigarettes à peine entamé qui me valut une des expériences les plus étranges de mon séjour.

J'étais en pleine lecture et en étais arrivée au moment palpitant où le héros, inconsolable de la mort de sa femme, s'aperçoit au bout de dix ans qu'elle n'est pas morte mais a voulu échapper à un gang infatigable qui continue à lui rendre la vie impossible quand je fus interrompue dans ma lecture par une jeune fille. Pouvait-elle me taxer une cigarette? me dit-elle en anglais. Je l'obligeais bien volontiers et allais retourner à mon récit quand elle s'installa près de moi et engagea la conversation. Elle espérait qu'elle ne me dérangeait pas, continua-t-elle, mais est-ce que j'avais participé à la manif. à Jérusalem aujourd'hui ? Je répondis par l'affirmative, sans trop la regarder.

Elle persista. J'en suis encore à me demander pourquoi aujourd'hui. Peut-être parce qu'elle était aussi seule que moi dans cette pièce. Peut-être parce que nous étions les deux seules personnes à n'être ni anglo-saxonnes ni palestiniennes. Je ne sais. Le fait demeure que c'est à moi qu'elle parlât – et elle avait beaucoup à dire.

D'où venais-je, demanda-t-elle. La question me frappa. C'est à ce moment-là que je levais vraiment les yeux sur elle. C'était enfin une question personnelle qui paraissait sincère. Je fus tout de suite frappée par son regard. Elle avait – pour reprendre une expression de Théophile Gautier – des yeux bleu nocturne. Je n'ai rencontré cette couleur d'yeux qu'en Palestine-Israël. Le prêtre catholique d'Aboud, au nord de Ramallah, a ces yeux-là. J'ai vu un Palestinien arrêté à un tref avec ces yeux-là. On dirait que la nuit le dispute au jour déclinant, comme si la clarté limpide du jour mourant ne voulait pas céder à la suprématie de la nuit. Ce sont des regards clairs, une minute, et la minute d'après, presque sombres et glacés. Ce sont des regards d'enfants perdus qui haïraient le monde.

Elle avait les yeux bleu nocturne et leur intensité me frappa comme un présage. J'eus froid soudain et j'eusse voulu reprendre ma lecture, comme si j'avais pu percevoir que rien de ce que j'allais lire ne pouvait être plus effrayant que ce qui allait m'être contée.

Je répondis que j'étais française mais de toute évidence, elle n'en avait cure, sa question n'avait été que de pure forme. Elle se mit à parler, avec un besoin effréné de s'exprimer que j'avais vu chez nombre de Palestiniens. Ils ont besoin de parler, et de parler encore, pour déchirer le mur d'indifférence qui les encercle, ce mur de la honte qui fait d'eux des morts-vivants.

Je ne puis prétendre aujourd'hui retracer fidèlement tout ce qu'elle m'a dit. Ce qu'elle disait n'était pas décousu mais donnait étrangement l'impression de l'être. Elle parlait en anglais d'une voix sans timbre, sans inflexion aucune. Et bien que l'anglais ne fût pas sa langue

maternelle, cela ne pouvait en rien expliquer le manque total d'émotion avec lequel elle s'exprimait. Elle parlait d'une voix basse, et je devais parfois tendre l'oreille pour saisir ce qu'elle disait. Elle était jeune, bien sûr, pas beaucoup plus de dix-sept ans. Mais jeunes, ils le sont tous. Peut-être m'avait-elle choisie parce que j'étais plus âgée, parce que j'avais l'âge de sa mère. Je ne sais pas et ne le saurai jamais.

Sa voix, plus que son récit, m'a glacée. Je n'ai jamais entendu personne s'exprimer avec ce manque total d'émotion. Elle souriait beaucoup mais son sourire semblait comme plaqué sur son visage, par un effort de volonté. Et ce masque souriant, cette voix sans timbre et ses yeux d'un bleu sombre glacé me sont restés en mémoire comme autant de souffrances.

Elle était Israélienne, une pacifiste israélienne, une Israélienne de gauche, me dit-elle, comme si elle avait dû m'ancrer dans l'esprit un concept essentiel à sa vie. Qu'elle fût pacifiste et de gauche, je n'en pouvais douter. Aucune autre Israélienne ne serait venue loger porte de Damas, au sein même du quartier arabe. Elle avait elle aussi participé à la manifestation. En fait elle participait à de nombreuses manifestations pacifistes, même si sa famille l'en jugeait incapable. Sa famille la jugeait incapable de toute réflexion personnelle, et encore moins de convictions gauchistes. Non pas qu'ils fussent particulièrement croyants, ajoutait-elle, comme si cela avait dû avoir un rapport. Et peut-être que c'en avait un en effet.

Elle déversait les phrases l'une après l'autre dans une boulimie de mots qui me rendait son récit quasi incompréhensible, peut-être parce que la société israélienne me demeure totalement étrangère.

Elle était d'une bonne famille, commença-t-elle, sans que j'eusse le temps de demander ce qu'elle entendait par là. Qu'était-ce donc qu'une « bonne famille » dans la société israélienne? Mais je n'eus pas le loisir de m'attacher longtemps à ce problème car les phrases continuaient à se déverser l'une après l'autre dans un débit rapide.

Elle avait un frère qui était très violent, du moins à la maison, et sur ma question, elle ajouta, non, pas avec les Palestiniens. Je ricanais intérieurement ; un homme violent peut sans complexes se défouler sur les Palestiniens et personne ne pouvait me faire croire... Mais non, dit-elle, elle pensait que son frère n'était violent qu'à la maison et son père était inexistant, enfin pas inexistant mais inexpressif et sa mère.... Là, je compris qu'il y aurait eu beaucoup de choses à dire sur la mère. Elle tournait autour du sujet de sa mère comme un homme tourne autour d'une femme lors d'une valse, c'est-à-dire sans trop saisir l'objet de son attention, en tenant la personne à bout de bras, et pour ma part, j'avais l'esprit fatigué. Je ne savais pas ce que j'aurais dû dire, ni ce qu'elle attendait de moi. Et ses yeux bleu nocturne me fixaient sans relâche d'un air glacé, son sourire de commande et sa voix sans timbre achevaient de me désorienter. J'eusse voulu qu'elle finît, qu'elle achevât ce qu'elle avait à dire, comme l'on souhaite qu'un agonisant pousse son dernier râle.

Il existe un adage sur Israël mais il ne me revint en mémoire que plus tard. « *Israël n'est pas un pays qui s'est doté d'une armée mais une armée qui s'est dotée d'un pays.* »

Si j'avais pu m'en souvenir, sans doute cela m'aurait-il aidée à y voir plus clair.

Sa mère venait d'une bonne famille ; ils étaient tous nés en Israël. Elle n'était pas une immigrée mais une véritable sabra. Un de ses oncles avait même fait partie de Sayeret Matkal et il était mort au combat avant d'avoir trente ans.

Et comme je ne réagissais pas, elle répéta Sayeret Matkal d'un air entendu en me regardant intensément, le même sourire maladif plaqué sur le visage. « Oh, dis-je sans vraiment comprendre, il était officier de carrière? »

Elle me regarda comme si j'avais été débile et je crus un instant qu'elle allait se lever et partir. Au lieu de quoi, elle me taxa une nouvelle cigarette, l'alluma posément et sans me regarder continua dans un débit de plus en plus rapide mais d'une voix de plus en plus basse : « Sayeret Matkal est une unité d'élite qui mène des opérations spéciales à l'étranger mais rarement dans les Territoires Occupés. Tu n'as jamais entendu parler du raid d'Entebbe? » Je n'eus pas le loisir de répondre que non. Ma réponse lui importait peu ou alors elle était évidente. Si j'avais su pour le raid d'Entebbe, alors j'aurais su pour Sayeret Matkal. « Mais, continua-t-elle, je n'ai pas dit que mon oncle avait participé au raid d'Entebbe, hein? » comme si elle avait craint de confesser un secret d'État. « Mais il est mort au combat, et dans ma famille, celle de ma mère surtout, cela compte, le courage, la loyauté... Alors nous aussi nous avons grandi dans ces valeurs, la bravoure, la défense de la patrie, les unités d'élite, tout ça quoi... »

Je sentis que je devais dire quelque chose mais je ne savais pas quoi. Je ne comprenais pas très bien et je n'ai jamais eu l'esprit vif. Mes pensées étaient désorganisées ; j'aurais eu besoin de temps pour réfléchir posément mais le silence semblait lui être insupportable. Elle continua d'un ton monocorde à me parler de son frère ; ils ne se voyaient plus beaucoup. En fait, son frère lui faisait peur, un peu. Il était devenu extrêmement violent. Mais il l'avait toujours été, contrairement à elle, qui n'était pas violente. Elle militait pour des valeurs de gauche, même si sa famille ne voulait pas le reconnaître. D'ailleurs, elle ne voyait plus sa famille ou presque pas. Elle s'était choisie une autre famille car la sienne...

J'avais froid, et je m'aperçus qu'elle avait froid aussi. Ce fut la dernière soirée vraiment fraîche de mon séjour. Elle n'avait pas pris de veste et n'avait pas de pull. Je lui offris de lui en prêter. Elle accepta. Je me rendis dans mon dortoir, pris un de mes chandails au hasard et le lui offris.

J'avais craint – ou peut-être espéré – qu'en mon absence, elle eût trouvé quelqu'un d'autre à qui parler mais elle m'attendait sagement. Elle reprit la conversation, faut-il dire le monologue, là où elle l'avait laissé, mais je l'interrompis. Et TON service militaire? lui dis-je, voyant qu'elle s'empêtrait sur celui de son frère. Elle leva les yeux sur moi et de nouveau je fus frappée par l'absence d'expression de son regard. La crispation de son sourire s'accrut mais elle ne tenta pas d'éluder la question. Elle la noya. Peut-être était-elle trop jeune pour déjà avoir effectué son service militaire, je ne sais pas.

(...)

2008, Camp de Deishe, Cisjordanie

Le camp de Deishe qui, comme tous les camps de réfugiés sont théoriquement sous la protection des Nations Unies, subit bien entendu l'occupation comme le reste du pays. Deishe voit une incursion israélienne toutes les nuits, ce qui signifie couvre-feu pour la population. Parfois, ils arrêtent des gens au hasard. Quinze jours avant notre arrivée, ils sont entrés et ont tué un jeune de 16 ans d'une balle dans la poitrine.

C'est ce que nous confirme incidemment toutes les photos de martyrs que l'on voit sur les murs.

Il y a des dessins aussi, qui montrent des tentes. Pour chaque tente, une date, celle d'une catastrophe, 1948 la création d'Israël sur leurs terres, 1967 l'occupation, 1993 la fin des espoirs d'Oslo, 2000 la 2^e Intifada.

Nous fûmes accueillis par le responsable du Centre Culturel dénommé le Phénix.

Il porte bien son nom, nous dit-on, car il a été plusieurs fois bombardé et reconstruit. Comme le Phénix de la légende, nous dit le responsable, il renaît de ses cendres !

Près des marches, une pancarte sous les fleurs avec cette inscription en arabe et en anglais :
« *Une rose sur le rosier est à tous ; cueillie, elle n'est que pour toi !* »

J'aime ces axiomes, purs produits de la sagesse et de la tolérance. Chez nous, on eût inscrit :

« *Interdit de cueillir les roses et de marcher sur la pelouse sous peine de poursuites.* »

On nous montra le centre, et sa petite bibliothèque m'émeut. Il y avait là peu de livres mais dans toutes les langues. J'admiraï une fois encore la valeur que les Palestiniens portent à la culture alors même qu'ils ont des conditions de vie déplorables.

Là encore, on avait songé à faire des appartements pour les visiteurs éventuels.

Et du toit, nous pûmes admirer cette colonisation rampante et ce mur destructeur qui créent des bantoustans, tristes lambeaux d'une Cisjordanie démantelée.

Il fut question de la visite à Ramallah de Bernard Kouchner. On nous rapporta qu'il avait demandé aux Israéliens d'arrêter la colonisation et affirmé que la paix ne serait possible que si les Palestiniens avaient droit à leur propre pays.

Personne ne commenta cette visite. L'opinion unanime, quoique peu mentionnée parce qu'illusoire, est qu'un Etat palestinien viable n'est même plus une solution envisageable. La colonisation outrancière a balayé cet espoir-là et, nous dit-on, les Israéliens contrôlent tout, l'eau, l'électricité, la politique, les territoires, les exportations, l'espace aérien...

Comment envisager un État palestinien quand il n'existe plus que des bantoustans ?